

Anne CALIFE

Membre de la Société des Gens de Lettres de France

Membre des Ecrivains Médecins

Membre de la S. A. C. D

Sous le nom d'Anne COLMERAUER

Meurs la faim, Gallimard, 1999

La déferlante, Balland, 2003

Sous le nom d'Anne CALIFE

Paul et le Chat, Mercure de France, 2004

Fleur de peau, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006

Tiktaalik, Théâtre, 2006

Conte d'Asphalte, Albin Michel, 2007

" L'essentiel de mon travail consiste à analyser, disséquer les sensations ou plutôt les perceptions du corps humain. La vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût, ainsi que les positions des articulations, les mouvements des muscles, ne renseignent certainement pas sur les propriétés intrinsèques des objets mais sur l'intérieur même de celui qui les ressent.

Ainsi, je me sers de mon propre corps sur lequel s'inscrivent les sensations, un peu comme sur une plaque photographique. Cette méthode de "sensationnisme" a pour mérite d'éviter le jugement et l'interprétation de surface d'une histoire racontée. Elle explore des limites au-delà desquelles les mots ne vont pas."

Anne CALIFE

Anne Calife

Plongée dans la rue

Pendant un an, Anne Calife s'est immergée dans l'univers des sans-abri. Elle a vécu au jour le jour le dénuement, le froid et l'exclusion. De cette expérience, elle a ramené des souvenirs durs, pénibles, attachants aussi. Imprégné des personnages de Perrault, son roman *Conte d'asphalte* nous livre l'histoire d'une femme fragile et forte à la fois.

Pour écrire *Conte d'asphalte*, son cinquième roman, Anne Calife s'est mise en danger. À Metz, puis à Paris, elle a vécu avec des sans-abri pendant de longues semaines. Elle a partagé avec eux des émotions, des tranches de vie à la limite de l'indivable. Le quotidien de la rue, avec ce qu'il compte de dureté, de belles rencontres aussi...

Qu'est-ce qui vous a décidée à faire cette plongée dans le monde des SDF, parmi les gens "de la rue" ?

"Depuis toute petite, marcher et être "verticale" face à un homme à terre m'était insupportable. Déjà enfant, j'allais m'asseoir auprès d'eux malgré les remarques de ma famille. Quand je suis devenue adulte, rien n'a changé, c'était intolérable pour moi et j'ai voulu me confronter à cet intolérable, à cet insupportable. En faire presque un corps à corps. Dans mon texte, ce que je voulais, c'était rétablir la notion d'humain pour ceux qui sont à terre. Tous ceux qui ont lu ce roman le disent, ils voient ceux de la rue différemment. Vous savez, écrire sur le sordide et l'horrible, c'est très facile. À la portée de n'importe qui. En revanche, donner à le voir sous un autre angle, le sublimer, c'est un véritable travail."

Le monde de la rue adopte-t-il des codes de vie particuliers ?

"Cette question m'embête car elle me pose en tant que "voyeur" des hommes de la rue. La rue n'est pas un zoo, avec des règles et des coutumes différentes. Oui, il existe certains codes, certaines règles mais ils sont très vite abrogés par l'alcool. Les gens de la rue vivent comme nous, avec leurs souffrances, leurs chagrins d'amour, leurs espoirs. D'eux, ils disent : "Nous vivons comme des bêtes mais nous ne sommes pas des bêtes." Ce sont des hommes



Photo D.R.

avant tout ! Une question ? Comment pouvez-vous rester humain et digne lorsque vous avez envie d'aller aux toilettes et qu'il vous faut vous baisser entre deux voitures ? Dans le roman on découvre aussi autre chose que tout ce noir de la rue, une poésie très puissante. S'y nouent de véritables relations humaines, plus fortes qu'ailleurs. Je posais souvent la question suivante : "Quelle est votre couleur préférée ?" Et presque tous m'ont répondu : bleu. Bleu comme nos rêves. Car le rêve, l'instant pailleté du rêve reste très présent."

Pourquoi avez-vous introduit les contes de Perrault dans votre roman ?

"Toutes les anecdotes avancées sont réelles. Je pense que c'est ce qui explique le succès du roman. Mais j'ai surtout voulu changer le regard que l'on porte sur les gens de la rue. L'essentiel de mon travail d'écriture est une étude sur les sensations. J'ai fait des études de médecine, aussi ai-je pris l'habitude de les disséquer, souvent sous un plan neurophysiologique. J'avais des milliers de fichiers, classés par type de sensation vécue. Par exemple "faire la queue à la soupe populaire", ou "rester assis des heures par terre", ou "se faire insulter", ou "avoir peur". Une fois rentrée chez moi, j'étais abasourdie par la quantité de notes. Comment faire pour ordonner tout ça ? Où trouver le fil du récit ? Alors, j'ai essayé de les reclasser par ordre chronologique, tout simplement. La première chose que j'avais faite à la rue, c'était marcher, marcher, marcher d'un point à un autre, et me perdre, car je ne connaissais pas bien la ville. Tout de suite, j'ai pensé au Petit Poucet. La seconde sensation était "avoir peur", second chapitre donc, et... l'Ogre du Petit Poucet... Ainsi de suite. Je me suis dit que "ça collait" et surtout, que cela permettrait aux lecteurs de s'identifier, se mettre à la place de ceux de la rue, sans avoir peur. En revanche, ce fut très

"Les hommes et femmes de la rue sont de petits bouddhas assis sur les paillassons des portes. Le plus simple reste encore de prendre son courage à deux mains et d'aller s'asseoir à côté d'eux. C'est ce que j'ai fait."

long de reconstruire le puzzle de mes notes pour retracer l'histoire."

Vous dites quelque part que les SDF sont en général des "enfants perdus". Que voulez-vous dire ?
"Exclus de tout, exclus d'eux-mêmes, ils sont complètement abandonnés et dans l'incapacité de se débrouiller tout seul. Leur univers se réduit à quelques rues, l'endroit où acheter de l'alcool, où faire la manche. Les dossiers administratifs, ils n'y comprennent plus rien."

Selon votre expérience, les gens de la rue ont-ils des caractéristiques communes ou simplement de semblables accidents de la vie ?

"J'ai dû recueillir plus d'une centaine de trajectoires, de destinées. Toutes apparaissent brisées, jetées au caniveau dès leur plus jeune âge. En revanche, ils en tirent toute une philosophie, une sagesse que nous devrions nous attacher à connaître. Les hommes et femmes de la rue sont de

petits bouddhas assis sur les paillassons des portes. Le plus simple reste encore de prendre son courage à deux mains et d'aller s'asseoir à côté d'eux. C'est ce que j'ai fait."

L'univers de la rue est-il plus cruel pour les femmes que pour les hommes ?

"Bien entendu. Neuf femmes sur dix se font violer (dans le langage de la rue, on dit "pointer"). Ceux qui sont à la rue n'ont plus rien à perdre. J'aborde ces différents aspects dans *Conte d'asphalte*".

Votre héroïne finit par boire et se droguer. Est-ce la seule parade possible contre le froid, la peur, le manque de perspectives ?

"En effet il paraît très difficile de rester plusieurs mois dans le froid. C'est usant, on souffre sans cesse. On a envie de tout oublier, de se tirer une balle dans la tête ou de se jeter sous une voiture. La drogue, oui, les cachets sont là pour aider."



© Mathieu Zumstein/Gamma L'Image

“Le rôle de l'écrivain n'est pas d'apporter des réponses à des questions. L'écrivain doit juste poser les questions, les bonnes questions.”

Quelle est, selon vous, la manière la plus adéquate pour aborder les gens de la rue ?

“Je n'ai de leçon à donner à personne. Mais, l'indifférence, c'est le pire. Quand le passant n'a pas d'argent, qu'il ne veut pas en donner ou ne le fera pas pour toute autre raison, il me semble que le plus simple, c'est de le dire, tout simplement. Dire : “Je n'ai pas d'argent, désolé”. Un regard franc à l'appui vaudra tous les yeux détournés. Si vous voulez aider quelqu'un, entreprendre une démarche plus approfondie, le plus simple est de demander à l'autre : “De quoi avez-vous besoin ?” Le plus souvent, ils ont plus besoin d'être reconnus, entendus, écoutés que de choses matérielles.”

Après coup, quel est le regard que vos proches portent sur votre expérience ?

“Frédéric vit avec moi depuis près de vingt ans, il est donc “habitué” à ma personnalité. Le secret de notre entente, c'est qu'il me fait entièrement confiance pour tout ce que j'entreprends. Il sait aussi que je connais parfaitement mes limites. Cependant, il a eu peur que je ne sombre avec les gens de la rue. Les enfants, eux, n'ont jamais douté. Le cadet, trop petit (il avait trois ans), dit ne se souvenir de rien. L'aîné, lui, est influencé à tout jamais, il a juré de ne jamais boire ni fumer (“Maman, elle allume une cigarette et elle en éteint une autre”, disait-il alors). Il va toujours voir les gens de la rue et donne toujours quelque chose. Je pense que je lui ai juste appris à voir différemment. Regarder sans juger, cela s'apprend aussi.”

Qu'est-ce qui vous a le plus frappée lors de votre “réinsertion” dans le monde dit normal ?

“Les différences sociales. Je n'avais jamais réalisé à quel point on pouvait juger l'autre sur ses habits, son apparence. C'est horrible pour moi qui place tous les hommes à égalité.”

Vous reste-t-il des séquelles de ce passage dans un autre univers ?

“J'ai deux doigts gelés (qui deviennent blancs

à partir d'une certaine température) et mon premier cheveu blanc. Je n'ai plus jamais envie d'aller au froid ni au... ski. Tout cela n'est rien, bien entendu. J'ai gardé aussi l'habitude de fermer les sacs et les manteaux de tous les gens que je croise. L'habitude aussi de me tenir au même niveau que l'autre. Ne jamais parler debout à un homme couché. En revanche, aucune séquelle mentale ou psychique, j'en suis sortie “grandie” plutôt. J'ai appris à rester humaine devant l'inhumain. J'ai appris à accepter l'impuissance : on ne peut rien faire et il n'y a rien à faire. J'en ai aussi tiré l'idée suivante : chaque homme ou femme possède sa destinée. Celle-ci est un peu comme la trajectoire d'une balle qui s'orienterait en fonction du choc, de la souffrance reçue.”

Avez-vous gardé certaines façons de parler des gens de la rue ?

“Ah oui. Je “rentre plus dedans”. J'ai pris, il y a quelques mois, leurs expressions, choquant tout mon entourage car je ne m'exprimais que par “putain”, “t'fais chier” ou “dégage”. Leur vocabulaire est très expressif mais assez pauvre. Le texte de mon roman a été adapté au cinéma par le producteur Entre Chien et Loup et le réalisateur Miel van Hoogenbergh, très sensibles à ces questions. J'écris leur scénario et parler comme les gens de la rue m'aide beaucoup pour les dialogues.”

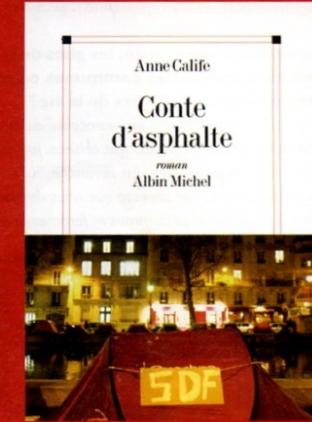
Que pensez-vous des associations qui s'occupent des SDF ?

“Le rôle de l'écrivain n'est pas d'apporter des réponses à des questions. L'écrivain doit juste poser les questions, les bonnes questions. Comment peut-on désirer ardemment les prendre en charge ET à la fois vouloir à tout prix les faire disparaître, c'est-à-dire refuser leur présence dans notre champ visuel ? Je veux dire par là qu'ils soient présents, soignés mais hors de notre vue, loin, loin comme les malades mentaux. Seconde question. Pourquoi entends-je sans cesse : “Est-ce qu'il y en a qui s'en sortent ?” Et là je pose une autre question : “Se sortir de quoi, pour aller vers quoi ?” Notre univers vaut-il mieux que le leur ?”

Un roman choc

Veuve du jour au lendemain et dépourvue de moyens, Pierrette, l'héroïne de *Conte d'asphalte*, se retrouve dans la rue, parmi les SDF. Papillon, une femme rude et bonne, sans abri depuis longtemps, la prend sous son aile et l'entraîne dans des (més)aventures où la peur, le froid, l'alcool, la drogue sont omniprésents... Dans ce roman puissant, empreint d'humanisme, la poésie parvient à transcender la misère quotidienne. À lire absolument.

Conte d'asphalte, Anne Calife, Albin Michel 2007. 256 p., 16 eur.



A la page

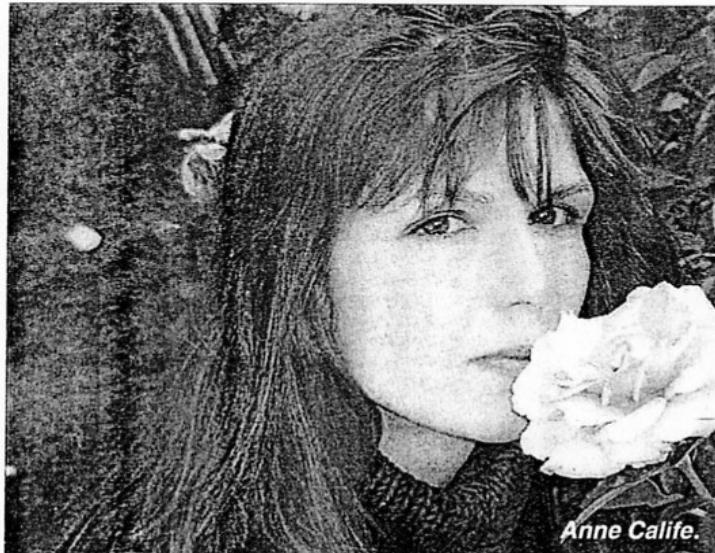
Histoires d'odorat

« Tout, je sens tout... » La romancière messine Anne Calife le prouve magistralement dans *Fleur de peau*, sensuel et subtil texte qui paraît chez Héloïse d'Ormesson. La grande Colette s'est trouvé une digne héritière.

par Francis KOCHERT

BOULE de nerfs et d'émotion, de sensibilité et d'inquiétude, Anne Calife fait partie de cette belle famille d'auteurs pour lesquels écrire constitue un risque, pas un nombリスト ou esthétique substitut. Dans un registre intime, enveloppant et lucide, elle avait publié voici bien-tôt deux ans le très remarqué *Paul et le chat* au Mercure de France. Une singulière manière d'évoquer le cocon de la maternité, de la maison ventre, de l'odeur lactée du nourrisson, des feulements du chat, tandis qu'à la télévision grondait en sourdine la guerre cathodique irakienne. Un texte tenu, singulier, creusé au vif de l'émotion, des sensations vraies. Une révélation.

C'est à l'éditrice Héloïse d'Ormesson qu'Anne a confié, en une manière de prolongement, sa *Fleur de peau*. Il y est question de passion, d'adultère, d'enfermement à travers une névrotique palette d'odeurs, de senteurs qui sont autant de prismes charpentant le récit. Un livre résolument féminin, sensuel, félin. Anne Calife y explore l'univers, les émotions et fantasmes à travers son odorat : « Rien à voir avec les parfums ! avertit-elle, toutes griffes dehors. Ceux-ci



Anne Calife

sont agencés, ordonnés, alors que les odeurs, elles, sont floues. Leur perception, liée aux hormones sexuelles, est parfois très violente, contrastée chez la femme... »

Les hommes qui hantent la vie de la narratrice sont définis autant par leur odeur que par leur personnalité. Rémi, le mari trompé, l'homme de raison, résigné, fleure la capiteuse violette tandis qu'Ivan, l'amant – un horticulteur taillard rencontré dans l'infirmérie de la prison où elle est soignante – sent « jaune », un mélange de pomme-citron ou bien de colza, « l'une des odeurs les

plus sensuelles que je connaisse. » Pour mener à bien son récit, mettre des mots sur ce qui n'en a pas, Anne Calife a énormément travaillé à développer son odorat des mois durant, échantillonnant son environnement quotidien. Une manière expérimentale héritée de sa formation scientifique, de son engagement physique dans le récit : « Je ne peux pas écrire ce que je n'ai pas vécu. Tout passe par le filtre de mon corps. Je serais incapable de travailler à partir de documentation. J'ai mené un travail d'analyse pour chaque odeur, le

texte a été élaboré fragment par fragment. »

Une manière rare de mettre tous les sens en alerte, en parfaite sincérité avec le texte. Mais si *Fleur de peau* est une singulière histoire d'amour, de passions charnelles enivrantes, les enfants, Paul et les jumeaux Louis et Marie, constituent le lien avec le récit précédent : « Avez-vous remarqué que les seuls dialogues sont consacrés aux enfants ? » glisse avec malice Calife. Le réel centre du sujet serait-il donc encore la maternité, chez cet auteur pour qui l'écriture est synonyme d'accouchement, de fécondité ?

L'art et la folie

Le Républicain Lorrain, mars 2013

Anne Colmerauer, messine d'adoption, enseigne au lycée Georges-de-La-Tour.
C'est là qu'elle a contemplé une copie du célèbre Tricheur à l'as de pique.

C'est de là que lui vint, pour partie, l'idée de son second roman,
La déferlante, qui paraît aux éditions Balland.

par Roger BICHELBERGER

Ce qui m'a attirée dans ce tableau, nous dit Anne Colmerauer, c'est l'ambiance de tricherie, de complot». Au point que la romancière est allée jusqu'à identifier ses personnages principaux aux personnages de La Tour. Mais le peintre ne fut pas sa seule source d'inspiration. « Le thème qui m'a guidée tout au long de la rédaction de ce livre, est celui des relations de l'art et de la folie. Quels rapports y a-t-il entre maladie mentale et création ? » Dans *La déferlante* en effet, Lucille, le personnage central qui peint et sculpte, est atteinte de schizophrénie (cette maladie qui scinde la vie psychique, au point de dissoier intelligence, affectivité et comportement, entraînant rupture de contact avec l'environnement et inadaptation au milieu).

Avant d'entreprendre ce roman, Anne Colmerauer, qui a fait des études de médecine, s'est sérieusement documentée, et sur l'aliénation elle-même, et sur les célèbres « aliénés » du monde de l'art et de la littérature (car il ne s'agit pas ici, bien évidemment, d'expérience vécue, sinon sur le plan métaphorique). C'est ainsi qu'elle a croisé sur son chemin Nerval et Antonin Artaud, pour lequel « un aliéné authentique est un homme qui a préféré devenir fou... (plutôt) que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain ». Et puis il y a Vincent van Gogh et Camille Claudel. Anne Colmerauer a retrouvé les certificats d'internement des deux artistes, « et ce sont ces deux certificats qui m'ont poussée à écrire », nous dit-elle. Elle a en particulier étudié le cas de Camille Claudel, « manipulée par sa mère et enfermée par son frère ».

« Créer, c'est abandonner, se laisser aller ».

« Créer, nous dit Anne Colmerauer, c'est abandonner, se laisser aller. Puis arrive quelque chose qui s'engouffre comme dans les voiles d'un bateau, qu'il faut à tout prix maîtriser sous peine de se perdre. »

Lucille parviendra-t-elle à « maîtriser ce souffle, ce vent continu », à « l'attraper dans les voiles de l'art », sans risquer elle-même de chavirer ?

« C'est une fois que l'on s'est perdu, dit la romancière, complètement perdu, que l'on a trouvé ce que l'on cherchait en le créant. » Une réalité que l'entourage de l'artiste aura du mal à comprendre, à accepter. On cherchera à l'entourer, à la canaliser, Lucille s'en rendra compte et voici que la méfiance entre les « tricheurs » (Lucille, la mère, le mari, l'amie) s'installe. La suite du roman raconte cette incompréhension, ce combat entre l'artiste et ceux qui refusent la différence. Lucille aura beau vouloir les entraîner à « voir

Dans *La déferlante*, l'auteur raconte l'histoire de Lucille, qui a fui le Midi pour échapper, et qui débarque un beau jour à Nancy, « ville blanche et grise, (avec sa place) entourée de hautes grilles caparaçonnées d'or. » A la Pépinière, elle rencontre Phi. Ils se marieront en septembre et, très vite, Lucille, « flamme chétive d'une bougie qu'un seul souffle des autres suffirait à éteindre », est enceinte. Pendant que son mari travaille, elle découvre La Tour, Van Gogh, et peint. Plus tard, elle se mettra à sculpter. Les personnages allongés de Lucille intriguent... « Ça sort comme ça », se justifie-t-elle.

Anne
Colmerauer



Photo Alex BOUJOGUIAN

autre chose, voir l'Invisible, voir ce que l'œil physique ne saurait voir»... On

laissera au lecteur le soin de découvrir l'issue de ce combat (un combat qui prend ses marques dans le *Tricheur* de La Tour).

Pour écrire ce roman hallucinant, foisonnant de richesses, dans lequel le jeu des couleurs importe (le rouge, le bleu, le mauve...), Anne Colmerauer a eu recours à une écriture poussée à l'extrême, véritable déferlement de mots qui emporte le lecteur dans un drame qui, pour être celui de la folie, est aussi et surtout celui de la création.

Flout ierh Un chat dans la guerre

Anne Colmerauer s'offre un nouveau nom pour un étrange récit.

«Peut-être en ai-je assez de l'arrogance des humains, de leurs conflits incessants. Assez de voir s'ouvrir les bourgeons, crever les hommes...» Ainsi s'exprime la narratrice de ce roman/récit, de cet étrange texte que signe Anne Calife, plus connue sous le nom d'Anne Colmerauer, auteur de «Meurs la faim» et de «La déferlante». Qu'il y ait en fond de décor la guerre en Irak n'explique pas le changement de patronyme...

Anne Calife, qui est Lorraine, met en scène «deux personnages silencieux qui ne peuvent parler», un nourrisson, Paul, neuf mois, et le Chat, qui n'a qu'un an et se révèle être, en fait, une chatte. Alors que défilent, sur l'écran de télévision, les images du conflit du Moyen-Orient, des préparatifs à l'invasion, images de sang et de douleur, Paul et le Chat grandissent, découvrent leur petit monde.

On est à mille lieues de l'horreur bleutée qui inonde le poste. Pourtant, Anne Calife passe de cet hypnotique embrasement irakien et des grandes tragédies mondiales aux minidrames familiaux, en liant les angles de vue, en osant des rapprochements qui heurtent parfois, comme la scène de la douche qui fait écho aux chambres à gaz. Elle met en parallèle les yeux «brillants d'excitation» des reporters et ceux de son bambin devant son petit-pot de carottes. Elle associe sa salade crissante et les palmes de Bagdad...



C'est ce qui fait toute l'ambiguïté, la bizarrerie de cette longue nouvelle. Difficile de comparer ce qui n'est pas comparable, la noyade, par le mari, des chatons mis bas par le Chat, et les atrocités qui se commettent entre le Tigre et l'Euphrate. Il y a cependant des pages lumineuses dans ce roman, quand l'œil de l'écrivain quitte le tube cathodique pour observer la nature, pour capter les mouvements hésitants de Paul, les comportements déroutants du Chat. Pas plus le mari, inexistant, que la guerre n'étaient nécessaires à la description sensible, bienheureuse, de cet apprivoisement réciproque de Paul et du Chat.

Michel VAGNER

■ «Paul et le Chat», d'Anne Calife, Mercure de France, 108 pages, 10 €.

La République lorraine, mai 2004

Paul et le chat

Il y d'abord un climat. Une atmosphère. Une sensation de cocon, chaude, complice entre la narratrice, son bébé Paul et le chat. Enfin, la chatte, plus exactement, le temps qu'elle mette bas. Et puis il y a la guerre en Irak, défilant à la télévision tandis que dans le jardin le printemps commence à fleurir. Il y a la vie en mouvement feutrés, qui croît sans parler, et la menace extérieure, muette, menaçante. Un mari, aussi, comme absent, rejeté vers l'extérieur, du côté de la puissance, du pouvoir, expulsé de la relation triangulaire feutrée, complice, qui s'est nouée dans la maison. Celui qui se charge sans états d'âme du sale boulot.

Tout au long de ce texte aux mots souples et colorés, aimants, petit Paul grandit, maîtrise de mieux en mieux ses gestes, son appartenance physique au monde. Et l'auteur, comme le lecteur, découvre une histoire de petits riens pleine de tout, en train de s'installer, de produire du sens, des émotions, une trace unique, approche de la trame complexe de la réalité, dans la description du vivant, d'un état de l'instant. *Paul et le chat* d'Anne Calife paraît aux éditions du Mercure de France. Féminin et lucide, doux et implacable, élégant et perspicace. Beau, simplement.

F. K.



Photo D.R.

De Jœuf à l'Orne

CULTURE

aujourd'hui à la médiathèque les forges

Rencontre avec Anne Calife : un grand moment littéraire

Anne Calife, écrivain de Metz qui vient de sortir *Conte d'asphalte*, son 5e roman, aux éditions Albin Michel, sera présente aujourd'hui à 17h à la médiathèque Les Forges de Jœuf. L'occasion de découvrir une personnalité attachante, un auteur talentueux, et un monde, la rue, qu'elle décrit avec justesse.

Pierrette évoluait dans un cocon tissé par son mari plus âgé, qui s'occupait de tout. Elle se croyait protégée, jusqu'au jour où son mari meurt. Il est parti en laissant des dettes. Les huissiers sonnent à la porte et saisissent à tour de bras. Pierrette, la femme-enfant, n'a plus rien. Elle est poussée hors de chez elle, dépossédée, délogeée, dénudée. *Contes d'asphalte*, le dernier roman d'Anne Calife paru en février aux éditions Gallimard, rappelle que personne n'est à l'abri d'une chute vertigineuse.

Avant d'en revenir avec son livre, la souriante et pétillante écrivain mosellane a vécu plus d'un an dans les rues de Metz et de Paris, gare de l'Est, s'immergeant dans un monde qu'elle n'a pas forcément découvert à cette époque. « Depuis toute petite, le fait de voir un homme à terre m'était insupportable. J'allais régulièrement m'asseoir à côté des piégeons et des clochards ». Zoner, subir l'indifférence des "hommes pressés et debout", se battre, voisiner de près avec la drogue, éviter les viols, tenter de récupérer quelques pièces, chercher de la nourriture autant que de la chaleur, mais aussi consolider ses amitiés,

vivre en communauté : tous ces verbes, et bien d'autres, Anne Calife les a conjugués au présent durant de longs mois, dans un seul but. « *J'ai fait ça pour écrire Conte d'asphalte et changer le regard des autres, donner une place humaine aux gens de la rue* ».

Efficace contre l'indifférence

Le bilan de la lecture est clair, net, sans concession, comme les phrases qui construisent le récit sont directes : *Conte d'asphalte* est efficace. Impossible, après cette incroyable expérience, pour l'auteur comme pour le lecteur, de détourner les yeux, de faire semblant, de ne pas voir la main tendue.

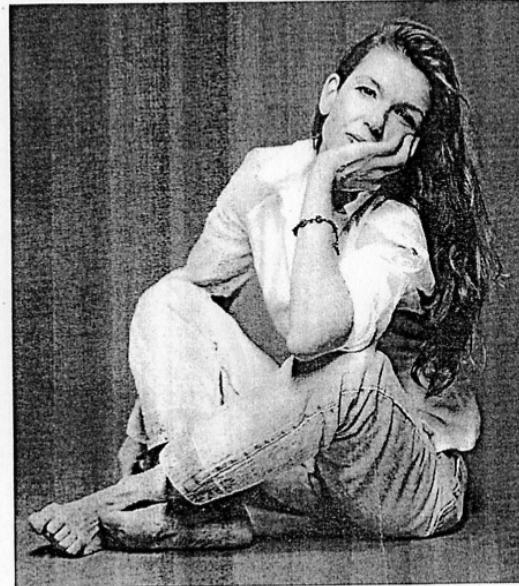
L'accueil, au moment où la Marseillaise de naissance entrait en contact avec les sans-domicile fixe, n'a pas toujours été tendre car elle n'était finalement pas des leurs. « Ceux que j'ai croisés et qui voulaient parler, ce sont ceux qui voulaient s'autodétruire. Je n'ai toujours pas réussi à comprendre ça, car il y a des choses sur le plan social pour s'en sortir. Mais ce n'est pas évident de retourner dans un appartement, seul. Car dans la rue, paradoxalement, on n'est toujours

avec plein de monde ». Le respect, l'absence de marques de pitié et la volonté de vivre comme ses nouveaux compagnons auront été les trois ingrédients pour réussir cette percée.

Bientôt un film tourné en 2008

Le résultat ressemble donc à un coup-de-poing dans « l'incompréhensible indifférence » des coeurs des "nantis", avec un côté poétique qui adoucit l'effet. De l'ancienne vie de Pierrette, l'héroïne, ne lui restent en effet que quelques morceaux d'une assiette où figurent tous les petits personnages des contes de Perrault. « Sans ça, l'histoire aurait été trop dure. C'est la seule façon pour que le lecteur s'évade, une protection aussi pour moi ».

Conte d'asphalte sera adapté au cinéma, un film tourné en 2008 et produit par un Belge. « La Belgique est une école du cinéma social », explique Anne Calife, qui a écrit le scénario. D'ici, là, les habitants du Pays de l'Orne auront la chance de pouvoir rencontrer l'écrivain à la médiathèque Les Forges de Jœuf aujourd'hui à partir de 17h. « J'aime ces interventions, et je reste ou-



Le livre d'Anne Calife est une expérience qu'on n'oublie pas, et qui change le regard et les gestes face aux gens de la rue. En un mot : efficace (Photo Jean-Marc Lubrano).

verte à d'autres de ce type ». faire entrer le monde de la rue L'occasion de découvrir celle dans les maisons. qui a réussi le tour de force de Sébastien Bonetti.

Contacts pour séances de dédicaces : anne.calife@numericable.fr.